

Antoine Rivarol

TRADUCTION EN PROSE ET EN VERS DE QUELQUES FRAGMENTS DE L'ÉNÉIDE

LES SIX PREMIERS LIVRES de l'Énéide étant une des plus sublimes productions du talent, j'ai essayé, par intervalles, d'en traduire quelques lambeaux et de les accompagner de notes, pour aider l'intelligence des jeunes amateurs. On trouvera dans ces essais, non l'harmonie de Virgile, qui ne peut se trouver que dans les beaux vers de Racine, mais la valeur de ses expressions et la marche de son style; de sorte que si deux personnes, lisant également bien les vers et la prose, prenaient à la fois, l'une le texte, et l'autre la traduction, les accents et les intonations se trouveraient les mêmes, et toutes les phrases finiraient ensemble. Cette extrême fidélité était un hommage dû à l'extrême perfection de Virgile : car ce poète et Racine son rival ayant donné, je ne dis pas aux langues française et latine, mais au langage humain, les plus belles formes connues, il faut se jeter dans tous les moules qu'ils présentent et les serrer de très-près en les traduisant : *Vestigia semper adorans*.

Énéide L. I.

C'est moi qui m'essayais jadis sur un frêle chalumeau, et qui bientôt, quittant les bois, forçai les champs d'alentour à contenter l'avidé laboureur, charmé de mes leçons; et maintenant je chante les combats sanglants et le héros qui, le premier, poussé par le destin, passa des rivages de Troie aux bords de l'Italie et dans les champs Lavinien, agité longtemps et dans les terres et sur les mers, par le décret du ciel et le courroux de l'implacable Junon; longtemps éprouvé dans les combats, lorsqu'il fondait sa ville et qu'il portait ses dieux au Latium, berceau des vieux Latins, des Albains nos aïeux, et de la grandeur de Rome.

Muse, rappelle-moi les causes; dis pour quel sacrilège ou pour quelle injure la reine des Dieux poursuivit, à travers tant de travaux et tant d'infortunes, un héros illustre par sa piété. Est-il donc de telles haines au cœur des immortels!

Il fut une antique cité que Tyr avait peuplée; c'est Carthage, qui regarde l'Italie et les bouches lointaines du Tibre, ville opulente et toujours hérissée de soldats. C'est là, dit-on, qu'oublant Samos et l'univers, Junon se plaisait à descendre : là fut son char; c'est là qu'étaient ses armes et si le destin l'eût permis, c'est là que la déesse eut dès lors fondé le trône du monde. Mais elle avait appris qu'une race du sang troyen viendrait un jour renverser les citadelles des enfants de Tyr; que d'elle sortirait un peuple-roi, croissant dans les combats, et s'étendant au loin sur les ruines de l'Afrique. Ainsi devaient rouler les destinées.

Dans ces craintes, et se rappelant encore la guerre qu'elle fit jadis aux Troyens pour l'amour de ses Grecs, la fille de Saturne n'avait point oublié tant de sujets de haines et de douleurs cruelles : elle retrouve encore au fond de son cœur et le jugement de Pâris, et le

mépris de sa beauté, et cette race odieuse, et le rapt et les honneurs de Ganimède. Aussi, toujours plus irritée, elle écartait de l'Italie la flotte des Troyens échappés aux fureurs des Grecs et de l'impitoyable Achille; tristes débris, jouets du sort, qui, depuis tant d'années erraient de mer en mer et de rivage en rivage. Tant il fallait d'efforts pour fonder la nation romaine!

À peine les Troyens, sortis des ports de la Sicile, déployaient la voile et fendaient avec joie les flots écumants, lorsque Junon, dont le temps ne peut guérir la haine, se dit au fond du cœur : « Faut-il donc s'arrêter, et s'avouer vaincue! et ne puis-je fermer l'Italie au prince des Troyens? C'est le sort qui me brave! Eh quoi! Pallas aura pu brûler la flotte des Grecs, et l'engloutir dans les ondes pour le crime d'un seul, pour les violences d'Ajax; elle aura pu leur lancer les rapides feux de Jupiter, disperser leurs vaisseaux, bouleverser les mers, et l'environnant lui même d'un tourbillon de flammes, le percer, le laisser expirant sur une roche aiguë! et moi, qui précède les dieux, moi, reine du ciel, sœur, épouse de Jupiter, je suis depuis tant d'années en guerre avec un peuple! Eh! qui voudra, désormais implorer ma faveur, et ployer le genou au pied de mes autels?

Pleine de ces pensées qui roulent dans son cœur enflammé, Junon descend en Éolie, berceau des orages, lieux toujours gros des fureurs du midi. C'est là que, dans un antre immense, Éole retient, captive, enchaîne la fougue des vents et le fracas des tempêtes. Furieuses, elles frémissent à grand bruit dans les flancs caverneux du mont; mais Éole, sur son roc et le sceptre à la main, comprime leurs efforts et tempère leur furie. Sans lui, la mer, la terre et la voûte des cieux seraient rapidement emportées et balayées dans l'espace. Mais le puissant Jupiter les plongea dans ces noires prisons, et sa prudence leur imposa le fardeau des montagnes et l'empire d'un roi, qui, par des lois certaines, sût tour à tour ralentir et précipiter leur course.

C'est à lui que s'adresse Junon, et d'une voix suppliante : « Vous que le père et le roi des dieux et des hommes a fait arbitre du calme et de l'orage, Éole, lui dit-elle, une race que je hais navigue en ce moment sur la mer de Tyrrhène, portant en Italie ses dieux vaincus et les restes de Troye. Donnez l'essor aux vents, dispersez, submergez leurs vaisseaux, couvrez la mer de leurs débris. J'ai quatorze nymphes d'une beauté parfaite, dont la plus belle, la nymphe Déïopée, sera votre partage, afin qu'en récompense, et sous les lois du plus durable hymen, elle vous consacre sa vie et les aimables fruits de sa fécondité. »

Éole lui répond : C'est à vous, ô reine! d'expliquer vos désirs, à moi d'exécuter vos ordres. Je tiens de vous ce sceptre et cet empire; c'est vous qui me conciliez Jupiter; c'est par vous que je suis le convive des dieux, le maître des orages, et le roi des tempêtes. »

Il dit, et de sa lance frappe le roc, et l'ouvre aux vents pressés qui s'échappent de front, et précipitent leurs tourbillons dans les plaines : ils s'étendent sur la mer, et tous ensemble, et l'Eurus, et le Notus, et l'Africain si fécond en naufrages, la soulèvent dans ses profondeurs, et roulent d'immenses flots qui vont couvrir le rivage. Déjà se font entendre les voix des matelots et le cri des cordages : d'épaisses nues dérobent tout à coup et le ciel et le jour aux regards des Troyens; la nuit qui tombe obscurcit les ondes; les pôles ont tonné, et l'éclair brille à traits multipliés; le nocher voit partout la mort qui l'environne.

Glacé de terreur, Énée gémit, et les deux mains tendues vers le ciel : « Heureux, s'écrie-t-il, et mille fois heureux, ceux qui ont pu mourir sous les yeux de leurs pères, aux pieds des remparts d'Ilion! Ô Diomède, le plus vaillant des Grecs, pourquoi n'ai-je pu succomber sous l'effort de ton bras, dans les champs phrygiens, dans ces lieux où le redoutable Hector tomba sous le javelot d'Achille, où tomba le grand Sarpedon, où le Simoïs a roulé les casques, les boucliers et les corps de tant de héros engloutis dans ses ondes!

Voici encore deux essais de traduction en vers de deux admirables morceaux de Virgile : l'un est la peinture du jeune Pallas au moment où il quitte son père, et se met à la tête des troupes qui marchent au secours d'Énée, *Liv.* 8.

Pallas, étincelant et de pourpre et d'acier,
Dresse son étendart et marche le premier.
Son visage, qu'Évandre à baigné de ses larmes,
Des fleurs de la jeunesse étalait tous les charmes;
Le vent de son panache agitait les couleurs.
Tel l'astre que Vénus comble de ses faveurs,
Sort humide et brillant du vaste sein de l'onde,
Et de ses feux sacrés perce la nuit profonde.

L'autre est le beau contraste du calme et du repos de la nature avec les agitations de Didon. *Énéid. Liv.* 4

C'était l'heure où la nuit, planant au haut des airs,
Donne avec le sommeil la paix à l'univers;
L'onde était sans courroux, les forêts sans murmure :
Et les hôtes nombreux qui peuplent la verdure,
Et l'habitant des lacs, et l'agneau sous ses toits,
Tout se tait dans les champs, tout est sourd dans les bois.
Le silence et la nuit sur la terre assoupie
Versaient le doux oubli des peines de la vie.
L'oubli, présent du ciel, trésor du malheureux!
Didon seule gémit, toute entière à ses feux.
Elle soupire et pleure et veille dans les larmes
L'inexorable amour redouble ses alarmes,
Il l'excite et l'abat, l'irrite et l'attendrit.

Voici le même tableau traduit par Voltaire.

Les astres de la nuit roulaient dans le silence;
Èole a suspendu les haleines des vents;
Tout se tait sur les eaux, dans les bois, dans les champs;

Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître,
Le tranquille taureau s'endort avec son maître;
Les malheureux humains ont oublié leurs maux;
Tout dort, tout s'abandonne aux charmes au repos :
Phénisse veille et pleure.

La traduction précédente est plus fidèle au texte; on n'a pas eu d'autre prétention. Virgile ne dit point que les astres de la nuit roulaient en silence, mais qu'ils étaient au milieu de leur course, pour dire qu'il était environ minuit.

Quant au morceau sur Pallas, il faut convenir que les premiers vers sont plutôt un résumé de ce que Virgile a dit plus haut, qu'une version exacte ; mais il fallait arriver à la belle comparaison de ce jeune guerrier avec l'étoile de Vénus; les trois vers latins sont d'une beauté magique. Montaigne les appliquait à Alexandre le Grand.

Voici maintenant la traduction du morceau de Didon par le professeur Beauzée.

« Il était nuit; les corps accablés de lassitude goûtaient partout un sommeil paisible : les astres étaient au milieu de leur révolution; toutes les campagnes dans un profond silence; les troupeaux, les oiseaux dont les plumages paraissent peints, les poissons qui habitent les vastes bassins des eaux, les animaux qui se retirent dans les haliers, tous, plongés dans le sommeil pendant le calme de la nuit, se remettaient de leurs soucis et oubliaient leurs fatigues. Il n'en est pas ainsi de la malheureuse princesse phénicienne; une insomnie perpétuelle prive ses yeux et son cœur du bénéfice de la nuit : ses peines redoublent, son amour réveillé la tourmente; elle est agitée par les convulsions de la fureur. »

Il faut observer que le bonhomme Beauzée n'était pas né plaisant, et qu'il n'a pas prétendu se moquer de Virgile en le traduisant ainsi.

Source : *Œuvres complètes précédées d'une notice sur sa vie; ornées du portrait de l'auteur*, Genève, Slatkine Reprints, 1968, t. 2, p. 332-341.